

Nadine Szczepocki

Quatre, cinq, six...
Cueillir des cerises



Roman

Nadine Szczepocki

Quatre, cinq, six...

Cueillir des cerises

© Nadine Szczepocki, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2199-9

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma Grand-Mère, Simonne

Toute ressemblance avec des personnages ayant existé n'est pas tout à fait fortuite

mais leurs caractères et leurs actes ne sont que les fruits de l'imagination de l'auteur.

“Les choses sont ce qu’elles sont parce qu’elles étaient ce qu’elles étaient...”

Hubert Reeves

PROLOGUE

Tu as émaillé mon enfance de ta présence, Armelle. Cette histoire aurait pu être la tienne... C'était il y a si longtemps.

Miettes de passé, éclats de rire oubliés, sourires effacés. Il ne reste que des ombres et des objets. Même plus d'odeur ni de parfum... Car les nouveaux venus sont là, ils ont pris ta place. Tu leur as tenu la main, les a aidés à marcher, ils ont respiré ton air et puis, par mégarde, ils te l'ont volé. Ils t'ont poussée.

Tu étais forte, présente, toujours là avec ton sourire grand comme ça et ta bouche rouge si vivante. Tu m'as tout offert et tes souvenirs avec.

Les jeter sur le papier, redonner des couleurs au passé. Te garder en vie, maintenant, pour plus tard, pour eux et pour les autres. Pour moi. Pour le plaisir. Le passé en héritage.

Alors, ils sont tous arrivés, en vrac, au fil des années. Jeunes et sucrés, vieux et ridés, méchants et niais... Une vraie cérémonie ! Ils sont tous venus frapper à ma porte. J'ai voulu les accueillir, pousser les meubles, ouvrir les fenêtres.

Mais j'avais trop de murs à construire. Et pas assez de place. Eux étaient avides de vie, d'espace, de temps.

Fichés, étiquetés, ils se sont tassés, empilés et presque tus. Mais ne m'ont jamais quittée. Leur sang était un peu le mien.

Et puis tu es vraiment partie, tout doucement, sans faire de bruit... Cette fois, il n'y a plus personne. Seule avec cette armée d'ombres. Enfin accepter leurs derniers soupirs. Leur clore les paupières.

CHAPITRE 1

Un, deux, trois, nous irons aux bois...

Elles gambadent dans un nuage de poussière ensoleillée... Dans l'herbe, oubliés galoches et tabliers, elles ne songent qu'à s'amuser.

Quatre, cinq, six, cueillir des cerises...

Mains potelées et doigts tachés, elles troquent de précieux petits noyaux usés d'avoir été trop léchés.

Sept, huit, neuf, dans mon panier neuf...

Bouches écarlates et mentons barbouillés, elles ont croqué plus de fruits qu'elles ne savent même compter.

Dix, onze, douze, elles seront toutes rouges...

Cerises vernissées pour boucles d'oreilles et longues tresses brunes bondissant contre les joues, elles chantent à tue-tête sans pouvoir s'arrêter.

Un océan tumultueux gorgé de chlorophylle. À perte de vue. Des collines échevelées telles des crêtes d'écume ondulaient et se fracassaient contre la terre brune des champs. Des prés à l'herbe grasse s'étiraient et épousaient avec langueur les courbes du vallon. Des chênes noueux enlaçaient l'ombre intime de grands sapins égarés.

Attardées et fragiles, des gouttes de rosée perlaient encore. Elles couraient

le long des troncs, s'écorchaient contre l'écorce, serpentaient sur les fougères, trébuchaient et rebondissaient dans un reflet irisé.

D'un buisson à l'autre, des murmures sautillaient et s'évanouissaient dans des coussins de mousse gorgés d'eau. Dédaignant toute intimité, le sol exhalait des senteurs musquées et enivrantes.

Ici, c'était la Puisaye, la Poyaude comme ils disaient, un petit bout de Bourgogne oublié, saturé de brume, où de gros escargots gris indolents oublièrent leurs longs sillages mouillés. Pudiques, les blés frémissaient et se courbaient sous la caresse pressante du brouillard qui tirait sa révérence. Et le soleil s'imposait, nimbant les ornières et les fossés d'une moire chatoyante.

Cité du moyen-âge avec ses maisons à pans de bois, encaissée au creux d'un vallon, Toucy était seulement trahie par le clocher d'ardoise fuselé qui dominait son lourd vestige féodal. Les anciens aimaient toujours à radoter la fable suivante : *“Ici, en le temps, y'avait un château fort dont les souterrains couraient partout à la ronde, même jusqu'au château de la Motte-Miton. Prenez garde les z'enfants à la menace du croque-mitaine qui s'y tapit souvent la nuit !”*.

Deux tours massives enserraient la nef étroite de l'église dont les vitraux aux reflets céruléens contrastaient avec la rude épaisseur des arcs-boutants.

Cette forteresse en pierre de ferrier avait la couleur du cuivre et elle se dressait crânement au-dessus du village tandis que des herbes folles et des fleurs de pissenlit folâtraient dans ses douves.

Contre ses flancs se blottissaient des maisons modestes, enchâssées les unes dans les autres, kaléidoscope écarlate de petites briques et de tuiles de Bourgogne. Flaques de lumière maîtrisées par de hauts portails aveugles, quelques grandes demeures claires éclaboussaient de leur opulence les larges avenues situées à la périphérie de la ville.

C'était par la grand-rue que s'ouvrait le cœur de Toucy. Il battait sur une place toute ronde, à la gloire de l'enfant célèbre du pays, Pierre Larousse, père du dictionnaire du même nom. Il dominait de son buste en bronze une

large fontaine de pierre, surélevée de quelques marches usées. Son regard se perdait à l'horizon et semblait caresser ce village aimé qui l'avait vu naître et initier sa carrière d'instituteur.

Les boutiques, bistrots et restaurants bourdonnaient d'une énergie presque citadine et formaient de longues farandoles de vitrines décorées de lettres peintes et de réclames : *“Quelle que soit la qualité de vos pneus, vous pouvez crever, avec les rustines des usines Rustin, vous ne risquez rien !”*. Ou encore : *“Faites vos conserves les yeux fermés avec les boîtes et les bocaux la ménagère !”*.

Le marché du samedi matin et plusieurs grosses foires aux bestiaux drainaient et attiraient tous les habitants des villages voisins et de plus loin encore. *“Pensez-donc, 800 porcs ont été vendus en une seule journée au beau marché de l'an dernier !”* avait coutume de s'enorgueillir le maire.

Les charrettes et les chevaux s'entassaient alors dans les nombreuses écuries et partout se hâtaient des paysans pressés, des notables affairés et des artisans aux carnets saturés de commandes.

À Toucy, tout le monde connaissait tout le monde depuis plusieurs générations, sauf les immigrés polonais et italiens, volontaires et dociles mais pudiquement mis à l'écart, voire rejetés par la plupart des habitants. *“Dame, c'est qu'on peut pas faire autrement. En plus, ils ne parlent même pas notre langue ! Heureusement encore qu'ils vont à la messe...”*.

Ici, les pauvres restaient avec les pauvres et les bourgeois ne fréquentaient que les bourgeois, refusant de s'égarer avec le reste de la population. Des vies se nouaient tandis que d'autres s'effiloçaient, des enfants voyaient le jour tandis que des vieillards se ratatinaient... La grande prospérité de l'après-guerre protégeait encore le village des maux et des soubresauts du nouveau siècle.

En Puisaye comme ailleurs, les hommes étaient partout aux commandes. Costauds ou malingres, riches ou modestes, instruits ou naïfs, c'étaient eux qui parlaient fort, dirigeaient, décidaient, faisaient et défaisaient le monde.

Consentantes et bien souvent soumises, les femmes écoutaient,